

## REVUE DES LIVRES

### CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Florence MALHOMME, Lorenzo MILETTI, Gioia Maria RISPOLI, Mary-Anne ZAGDOUN, Valentina CARUSO (éd.), *Renaissances de la tragédie. La Poétique d'Aristote et le genre tragique, de l'Antiquité à l'époque contemporaine* (Atti dell'Accademia pontaniana, n.s., suppl. LXI), Napoli, Giannini editore, 2013, 17 x 24, XVII + 464 p., br., ISBN 978-88-7431-688-5.

L'influence de la *Poétique* d'Aristote, même indirecte durant certaines périodes, fut considérable. Le lecteur averti trouvera ici des analyses détaillées de quelques textes et problématiques. Ainsi, *Poét.*, 1451 a, 30-31 est le point de départ d'une réflexion sur le désir d'unité dans la tragédie, lui-même lié à celui de l'être intérieur (S. Halliwell, p. 25-39). *Poét.*, 1452 b, 28 et s. : le plaisir de la tragédie tient dans l'émotion, qui, au sein d'une intrigue bien construite, suscite crainte et pitié (P. Destrée, p. 41-53). *Poét.*, 1447 a, 13 et s. : pour Platon, la μίμησις était déformation (effet de miroir) ; pour Aristote, elle est entièrement naturelle (L. Palumbo, p. 55-68). *Poét.*, 1462 a, 16 : l'intérêt un peu exclusif d'Aristote pour la tragédie doit être replacé dans l'engouement d'alors (C. W. Veloso, p. 69-88). *Poét.*, 1447 a, 18 : la peinture est invoquée pour illustrer certains aspects de la tragédie : à l'opposition entre dessins et couleurs répond celle entre histoire et caractères (M.-A. Zagdoun, p. 89-101). *Poét.*, 1450 a, 4 et s. : le μῦθος, loin d'être le récit platonicien, est la structure logique d'une œuvre, porteuse de sens, quelle que soit la réalité des faits (F. Frazier, p. 103-123). *Poét.*, 1449 b, 9 et s. : la comparaison de l'épopée et de la tragédie est un débat sur les valeurs respectives d'audition et de vision (S. Perceau, p. 125-144). *Poét.*, 1449 b, 12 et s. : l'unité de temps pose un problème psychosocial et non esthétique ; on peut opposer le temps de la délibération et le coup de théâtre (E. Hall, p. 145-154). *Poét.*, 1456 a, 2 : le texte corrompu sur le quatrième type de tragédie est discuté ; il doit s'agir de la tragédie à spectacle (M. P. Pattoni, p. 155-187). *Poét.*, 1453 b, 1 et s. et 1456 b, 34 et s. : de nombreux exemples des tragiques grecs montrent la subordination du geste à la parole (G. Cerri, p. 189-204). Dès l'Antiquité, la *Poét.*, malgré une éclipse dans la transmission directe, a exercé une influence sur la critique littéraire. Ainsi, Mélanippe, dans la pièce homonyme perdue d'Euripide, donne l'exemple de discours invraisemblable prononcé par une femme (cf. *Poét.*, 1454 a, 16-36) ; le Pseudo-Denys d'Halicarnasse prendra une position opposée (L. Milette, p. 205-222). *Poét.*, 1448 a, 16-18 : la figure d'Héraclès est brossée entre comique et tragique (G. Zanetto, p. 223-237). Philodème de Gadara (e.a. dans son *De poematis*) nous renseigne sur la réception d'Aristote et sur les poétiques, très mal transmises, élaborées après le Stagirite (G. M. Rispoli, p. 239-270). La *Chronographie* de Michel Psellos, particulièrement ici sur la μίμησις, contraste au XI<sup>e</sup> siècle avec l'intérêt purement rhétorique des Byzantins pour la tragédie (V. Criscuolo, p. 271-286). L'influence de la *Poét.* grandit à la fin du Moyen Âge et donne à la tragédie une dimension d'universalité. Dès le Trecento, on lit et commente le traité (p. 287 et s.). L'humanisme italien se passionne pour le texte, traduit en latin (1498), édité en grec et objet de nombreux commentaires (la catharsis !). L'influence est grande sur la pro-

duction tragique de la Renaissance et les poétiques des F. Dubois, A. Minturno, J.-C. Scaliger (p. 309 et s.). Dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, musique et spectacle, déconstruits par Aristote au profit de la structure logique, reviennent en force (p. 361 et s.). Ensuite : Pierre Nicole et l'abbé d'Aubignac pour la théorie, Pierre Corneille pour la création nous éloignent toujours plus d'Aristote, qui, cependant, ne sera pas oublié, ce dont témoigne Lessing. – B. STENUIT.

Agnès BÉRENGER, Olivier DARD (éd.), *Gouverner par les lettres, de l'Antiquité à l'époque contemporaine. Actes du colloque de Metz, 10-12 octobre 2013* (Collection du CRULH, 54), Metz, Centre de recherche universitaire lorrain d'histoire, 2015, 17 x 24, 443 p., br. EUR 25, ISBN 978-2-85730-061-8.

Les vingt-et-une contributions issues d'un colloque messin en octobre 2013 sont réparties en cinq thèmes, plus ou moins différenciés (c'est habituel) : informer, conseiller, gouverner, recommander, montrer (son pouvoir). L'Antiquité : R. Poignault (p. 209-232) montre que, dans la correspondance de Fronton avec Lucius Verus, Marc Aurèle et Antonin le Pieux, les questions politiques apparaissent : l'éloge très rhétorique des vertus est le miroir du prince. F. Firon (p. 233-249) : les papyrus d'Oxyrhynque nous ont transmis de nombreuses lettres qui, adressées aux administrateurs romains, traitent de problèmes économiques et fiscaux ; les réponses aux demandes des fonctionnaires donnent une idée du contrôle des populations ; à noter aussi les ficelles rhétoriques. F.-X. Romanacce (p. 251-269) se penche sur Cyprien évêque de Carthage, fuyant la persécution de Dèce et continuant de diriger son diocèse par lettres (5-43 Bayard), bientôt en butte aux reproches, surtout quand se posa la réintégration des *lapsi* ; Cyprien parvint à rétablir son autorité. Selon C. Settiani (p. 313-346), Sidoine Apollinaire, Ruricius, Avitus et Ennode avaient des liens de parenté ; ils n'ont quasi jamais correspondu entre eux, mais leurs allusions, bien déchiffrées, montrent que les liens de parenté, renforçant la cohésion des élites, furent des outils de pouvoir. Ces mêmes auteurs et Didier de Cahors au VII<sup>e</sup> s. écrivirent des lettres de recommandation : pour L. Furbetta (p. 347-368), on y retrouve thèmes, structure et formules traditionnels, toutefois dans un esprit différent. A. Bérenger (p. 407-421) relève les modes d'expression des gouverneurs de province lorsqu'ils écrivent à leurs administrés et à leurs subalternes ; ces lettres sur papyrus ou constituant une inscription sont distinctes des édits. Les autre époques étudiées, du Moyen Âge à l'époque contemporaine, nous entraînent en France (les lettres du Roi à la Ville de Reims rayonnent dans tout le Royaume ; Louis XIV s'intéresse à l'indépendance hongroise ; etc.), en Allemagne, en Espagne, en Sicile, au Vatican ; les lettres de Charlemagne sont un miroir de l'art de gouverner ; celles de Marie de l'Incarnation révèlent un réseau influent, grâce auquel un monastère des Ursulines put être fondé à Québec ; quant aux lettres des officiers coloniaux tels Gallien, Lyautey, Gouraud, Mangin, elles permettent de maintenir le lien avec la métropole : savoir ce qu'il s'y passe et faire savoir leur action. Le colloque, nous dit-on (p. 6), suscita des débats ; absents ici, peut-être réduisirent-ils l'effet de juxtaposition ressenti à la lecture d'un volume édité avec soin. – B. STENUIT.

## PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Magali DE HARO SANCHEZ (éd.), *Écrire la magie dans l'antiquité. Actes du colloque international (Liège, 13-15 octobre 2011)* (Papyrologica Leodiensia, 5), Liège, Presses Universitaires, 2015, 16 x 24, 357 p. + XV pl., br., ISBN 978-2-87562-065-1.

L'introduction offre un panorama des éditions (plusieurs sont seulement en ligne) et de la recherche sur les textes magiques ; le regard a changé depuis peu, ne s'en tenant